




PETER  
SWANSON

ROMAN

# HUIT CRIMES PARFAITS

Gallmeister 

## I

LA PORTE D'ENTRÉE s'ouvrit et j'entendis l'agente du FBI taper ses pieds sur le paillason. La neige commençait juste à tomber et une rafale d'air lourd s'engouffra à l'intérieur du magasin. La porte se referma derrière l'employée fédérale. Elle devait être à deux pas lorsqu'elle m'avait appelé car cela ne faisait pas plus de cinq minutes que j'avais accepté de la rencontrer.

J'étais seul dans la librairie. Je ne sais plus très bien pourquoi j'avais décidé d'ouvrir ce matin-là. Une tempête était annoncée et on attendait soixante centimètres de neige d'ici au lendemain après-midi. L'administration des écoles publiques de Boston avait d'ores et déjà déclaré qu'elles fermeraient de bonne heure et que les cours seraient annulés. J'avais appelé mes deux employés – Emily, censée assurer la tranche de la matinée; et Brandon, celle de l'après-midi – pour leur dire de rester chez eux. Je venais de me connecter au compte Twitter de la librairie et j'allais indiquer que Old Devils serait fermée pour la durée de la tempête, mais quelque chose m'avait arrêté dans mon élan. La perspective de passer la journée

seul dans mon appartement peut-être. Et puis je n'habitais qu'à sept cents mètres du magasin.

J'avais donc décidé d'ouvrir. À défaut d'autre chose, je pourrais toujours tenir compagnie à Nero, mettre de l'ordre sur les étagères ou emballer quelques commandes en ligne.

Sous un ciel granit menaçant, j'avais déverrouillé la porte de ma librairie de Bury Street, dans le quartier de Beacon Hill. Nous ne sommes pas situés dans une zone très passante, mais Old Devils est une librairie spécialisée – livres d'occasion et neufs – et la plupart de nos clients trouvent notre adresse sur Internet ou commandent directement sur notre site. Un jeudi de février ordinaire, je ne verrais rien de surprenant à n'avoir qu'une dizaine de clients, à moins bien sûr que nous n'organisions un événement. Cela dit, il y avait toujours à s'occuper. Sans oublier Nero, le chat de la librairie, qui détestait rester seul. Je ne me souvenais d'ailleurs pas si je lui avais laissé assez de nourriture en partant la veille. Probablement pas, car à peine eus-je franchi la porte qu'il accourut sur le parquet pour m'accueillir. C'était un chat roux, d'âge indéterminé, dont la disposition à accepter les caresses des inconnus (la propension à les réclamer, même) en faisait la mascotte parfaite. J'avais allumé la lumière, nourri Nero, puis je m'étais préparé du café. À onze heures, Margaret Lumm, une de nos clientes habituelles, avait poussé la porte de la librairie.

— Pourquoi vous êtes ouvert ? demanda-t-elle étonnée.

— Pourquoi vous êtes sortie de chez vous ? répliquai-je sur le même ton.

Elle montra deux sacs d'une épicerie fine de Charles Street et déclara de sa voix patricienne :

— Des provisions.

Nous avons discuté du dernier roman de Louise Penny. Enfin, surtout elle. J'avais fait semblant de l'avoir lu. Je faisais souvent semblant d'avoir lu un roman. Je me contentais en fait de consulter les critiques dans les revues spécialisées et de me rendre sur des blogs. L'un d'eux, *Conclusion canapé*, publie des critiques de livres récents dont les lecteurs débattent de la fin. S'il m'arrivait à l'occasion de relire un roman fétiche de mon enfance, les policiers contemporains, en revanche, ne me disaient plus rien, et j'aurais eu bien du mal à me passer de ces blogs littéraires. J'aurais évidemment pu me montrer honnête et dire aux gens que je m'étais tout simplement lassé des romans policiers, que désormais je ne lisais plus pour l'essentiel que des livres d'histoire, et de la poésie avant de me coucher, mais je préférais mentir. Les rares personnes à qui j'avais dit la vérité avaient toutes voulu savoir ce qui m'avait détourné des romans policiers, et c'est un sujet que je ne pouvais aborder.

J'avais renvoyé Margaret Lumm chez elle avec un exemplaire d'occasion de *Meurtre indexé*, de Ruth Rendell, qu'elle était à quatre-vingt-dix pour cent certaine de n'avoir jamais lu. Puis j'avais mangé le sandwich poulet salade que je m'étais préparé. Je m'apprêtais à fermer pour la journée quand la sonnerie du téléphone avait retenti.

— Librairie Old Devils, dis-je en décrochant.

— Pourrais-je parler à Malcolm Kershaw? demanda une voix de femme.

— C'est lui-même.

— Ah, très bien. Je suis l'agente spéciale Gwen Mulvey, du FBI. J'aimerais que vous m'accordiez un peu de votre temps pour répondre à quelques questions.

— D'accord.

— Maintenant, c'est possible ?

— Eh bien, oui.

Je pensais qu'elle voulait parler au téléphone, mais elle répondit qu'elle arrivait et raccrocha aussitôt. Je restai un moment immobile, le téléphone à la main, essayant d'imaginer à quoi pouvait ressembler un agent du FBI prénommé Gwen. La voix râpeuse à l'autre bout de la ligne m'évoquait une femme imposante et revêche en imper brun, approchant l'âge de la retraite.

Quelques minutes plus tard, l'agente Mulvey qui poussa la porte du magasin n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé. Âgée tout au plus d'une trentaine d'années, elle portait un jean rentré dans une paire de bottes vert forêt, une parka et un bonnet en tricot blanc à pompon. Elle tapa ses bottes sur le paillason, ôta son bonnet et marcha jusqu'à la caisse. Je vins à sa rencontre et elle me tendit la main. Sa poigne était ferme, mais sa paume était moite.

— Agente Mulvey ? demandai-je.

— Oui, bonjour.

Des flocons de neige étaient en train de fondre sur son manteau vert, laissant à leur place des taches sombres. Elle secoua la tête pour égoutter ses cheveux blonds et fins.

— Je ne m'attendais pas à vous trouver encore ouvert, dit-elle.

— J'allais justement fermer.

— Oh, dit-elle. (Elle fit passer la lanière de son sac en cuir par-dessus sa tête puis descendit la fermeture Éclair de son manteau.) Vous avez tout de même une minute ?

— Oui. Je suis un peu curieux. Peut-être préférez-vous qu'on aille discuter dans mon bureau ?

Elle se retourna vers la porte du magasin. Les muscles de son cou se tendirent sous sa peau blanche.

— Vous entendrez si un client entre ?

— Je doute que ça arrive, mais si c'est le cas, oui, j'entendrai. Suivez-moi.

Mon bureau au fond de la librairie était plus un recoin qu'autre chose. Je dégotai une chaise pour l'agente Mulvey et m'installai derrière le bureau dans mon fauteuil inclinable en cuir, dont la bourre s'échappait par endroits. Je me positionnai de manière à l'apercevoir entre deux piles de livres.

— Excusez-moi, dis-je, je ne vous ai rien proposé à boire. Il reste du café.

— Non, ça ira, répondit-elle en retirant son manteau et en posant à ses pieds son sac – plutôt un attaché-case, en fait.

Elle portait un pull noir à col rond. Maintenant que je la voyais mieux, je me rendis compte que sa pâleur ne se limitait pas seulement à sa peau. Ses cheveux, ses lèvres, ses paupières presque translucides, même ses lunettes à fine monture métallique semblaient disparaître dans son visage. Ses traits étaient difficiles à cerner, un peu comme si un peintre les avait estompés sous son pouce.

— Tout d'abord, j'aimerais vous demander de garder pour vous ce dont nous allons discuter. Certaines de ces informations sont publiques, mais pas toutes.

— Maintenant vous piquez réellement ma curiosité, dis-je. (Je sentis mon pouls s'accélérer.) Entendu, je garderai ça pour moi.

— Parfait. Merci. (Elle prit place sur la chaise et planta son regard dans le mien.) Êtes-vous au courant de ce qui est arrivé à Merle Callahan ? demanda-t-elle.

Merle Callahan était une présentatrice du journal télévisé local qu'on avait retrouvée tuée par balles dans sa maison de Concord, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Boston, un an et demi plus tôt. Depuis, l'affaire n'avait pas quitté la une de l'actualité régionale, mais aucune arrestation n'avait encore été effectuée, malgré les soupçons qui pesaient sur un ex-mari.

— Vous faites allusion à son meurtre ? J'en ai entendu parler, évidemment.

— Et Jay Bradshaw ?

Je réfléchis un moment, puis secouai la tête.

— Je ne crois pas, non.

— Il habitait à Dennis, sur la péninsule. En août dernier, on l'a retrouvé battu à mort dans son garage.

— Je l'ignorais.

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Et si je vous parle d'Ethan Byrd ?

— Ce nom me dit quelque chose.

— C'était un étudiant de UMass Lowell qui a disparu il y a plus d'un an.

— Ça y est, je vois.

L'affaire m'était revenue en mémoire, même si les détails restaient flous.

— On a retrouvé son corps enterré dans un parc à Ashland, la ville dont il était originaire, à peu près trois semaines après sa disparition.

— Oui, je m'en souviens. L'affaire a fait les gros titres. Y a-t-il un lien entre ces trois meurtres ?

Elle se pencha en avant et glissa la main dans son sac, puis la ressortit subitement, comme si elle venait de changer d'avis.

— On ne le pensait pas au départ, en dehors du fait qu'aucun d'eux n'ait été élucidé. Puis quelqu'un a remarqué les noms des victimes. (Elle marqua une pause, comme pour me permettre de l'interrompre, puis reprit :) Merle Calahan. Jay Bradshaw. Ethan Byrd.

Je réfléchis un moment.

— J'ai l'impression d'être en train de sécher à un examen.

— Prenez votre temps, dit-elle. Sinon je peux vous donner la réponse...

— C'est le fait qu'ils aient tous un nom en rapport avec les oiseaux? demandai-je.

Elle acquiesça.

— Exact. Merle, Jay, et Byrd\*. C'est un peu tiré par les cheveux, je vous l'accorde, mais... Sans entrer dans les détails, après chaque meurtre, le poste de police de la ville a reçu... ce qui semblait être un message du tueur.

— Donc les meurtres sont bien liés?

— Apparemment, oui. Mais il y a peut-être un autre lien. Ces meurtres ne vous rappellent rien? Je m'adresse au spécialiste des romans policiers.

Je réfléchis un moment, les yeux levés vers le plafond.

— Eh bien, je dirais qu'ils me font penser à un scénario de fiction, à une histoire de tueur en série par exemple ou à un roman d'Agatha Christie.

Elle se redressa un peu.

\* En anglais, *bird* signifie "oiseau". (Toutes les notes sont du traducteur, sauf indication contraire.)



— Un titre d'Agatha Christie en particulier ?

— Le premier qui me vient à l'esprit, c'est *Une poignée de seigle*, mais je ne saurais dire pourquoi. Est-ce qu'il y est question d'oiseaux ?

— Je ne sais pas. De toute manière, ce n'est pas celui que j'avais en tête.

— Ça me rappelle également la trame d'*A.B.C. contre Poirot\**, ajoutai-je.

L'agente Mulvey sourit, comme si elle venait de remporter un prix.

— Voilà. C'est à celui-là que je pensais.

— Car rien ne relie les victimes entre elles à part leurs noms.

— Exact. Mais aussi parce que la police a reçu des courriers. Dans ce roman, Poirot reçoit des lettres du tueur signées A. B. C.

— J'en déduis que vous l'avez lu ?

— Absolument, quand j'étais ado. À quatorze ans, j'avais lu pratiquement tous les Agatha Christie, celui-là y compris.

— C'est l'un de ses meilleurs, déclarai-je après un bref silence.

Je n'avais jamais oublié la trame de ce roman : une série de meurtres se produit, avec pour seul point commun le nom des victimes. La première a pour initiales A. A. et se fait assassiner dans une ville dont le nom commence aussi par un A. Puis une autre personne – B. B. – est assassinée dans une ville commençant par un B. Vous saisissez l'idée. À la fin, on découvre que le tueur n'a jamais eu qu'une seule cible, mais qu'il voulait faire passer la série de meurtres pour les crimes d'un déséquilibré.

\* Voir les titres originaux des huit crimes parfaits p. 345. (N.d.É.)

— Vous le pensez vraiment ? demanda l'agente.

— Oui, c'est sans conteste l'une de ses meilleures intrigues.

— Je compte le relire, dit-elle, mais pour le moment, je me suis contentée d'aller sur Wikipédia pour me rafraîchir la mémoire. Il y a un quatrième meurtre...

— Je crois, oui. La dernière victime porte un nom qui débute par un D. À la fin du roman, on découvre que le tueur s'est arrangé pour faire croire que les meurtres étaient l'œuvre d'un fou, alors qu'il ne visait en réalité qu'une seule personne. Les autres meurtres n'étaient que des diversions.

— Oui. C'est ce qu'explique le synopsis sur Wikipédia. Dans le roman, la cible est C. C.

— D'accord.

Je commençais à me demander pourquoi l'agente Mulvey s'était adressée à moi. Était-ce simplement parce que je tenais une librairie spécialisée en romans policiers ? Voulait-elle se procurer un exemplaire du livre ? Mais dans ce cas, pourquoi souhaiter me parler à moi expressément ? Si elle voulait juste discuter avec quelqu'un qui vendait des romans policiers, elle n'avait qu'à entrer dans la première librairie spécialisée venue et s'adresser à n'importe quel employé.

— Avez-vous quoi que ce soit d'autre à me dire sur ce livre ? demanda-t-elle, avant d'ajouter : En tant que spécialiste.

— Spécialiste ? Pas vraiment. Mais que cherchez-vous à savoir au juste ?

— Je ne sais pas. N'importe quoi. J'espérais que vous pourriez me l'apprendre.

— Eh bien, à part qu'un type bizarre entre chaque jour dans cette librairie et nous achète un nouvel exemplaire

d'*A.B.C. contre Poirot*, je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre.

Elle leva un instant les yeux, avant de comprendre que je plaisantais, ou que j'essayais, du moins. Elle esquissa un sourire.

— Vous pensez qu'il y a un lien entre le livre et ces meurtres ? demandai-je.

— En ce qui me concerne, oui, répondit-elle. Tout ça est bien trop romanesque.

— Alors d'après vous, quelqu'un se serait inspiré du livre pour commettre un meurtre sans se faire prendre ? Merle Callahan, par exemple, aurait été la véritable cible, et on aurait tué les autres pour faire croire à l'œuvre d'un tueur obsédé par les oiseaux ?

— C'est possible, dit-elle en se frottant l'aile gauche du nez, puis le coin de l'œil.

Les mains de l'agente Mulvey étaient petites et pâles elles aussi, ses ongles dépourvus de vernis. Elle s'était à nouveau tue. C'était un entretien très étrange, entrecoupé de nombreux silences. Je suppose qu'elle espérait que je les comble. Je décidai de ne rien dire.

Elle finit par reprendre :

— Vous devez vous demander pourquoi c'est à vous que j'ai souhaité parler...

— C'est vrai.

— Avant de vous répondre, j'aimerais vous interroger sur une autre affaire récente.

— Je vous écoute.

— Vous n'en avez sans doute pas entendu parler. La victime se nomme Bill Manso. On a retrouvé son corps près d'une voie ferrée, à Norwalk dans le Connecticut, au

printemps dernier. Il prenait régulièrement un train circulant sur cette ligne. Au premier abord, tout laissait penser qu'il avait sauté du train, mais il semblerait en fait qu'il ait été tué ailleurs, et qu'on ait déposé son corps le long des rails.

— Non, dis-je en secouant la tête, je n'étais pas au courant.

— Cela vous rappelle-t-il quelque chose ?

— Qu'est-ce qui est censé me rappeler quelque chose ?

— Les circonstances de sa mort.

— Non, répondis-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Cela m'évoquait effectivement quelque chose, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

— Je ne crois pas, ajoutai-je.

Comme elle laissait passer un nouveau silence, je demandai :

— Vous voulez bien me dire pourquoi vous m'interrogez ?

Elle tira une feuille de papier de son sac en cuir.

— Vous souvenez-vous d'une liste que vous aviez composée pour le blog de cette librairie, en 2004 ? Une liste intitulée "Huit crimes parfaits" ?